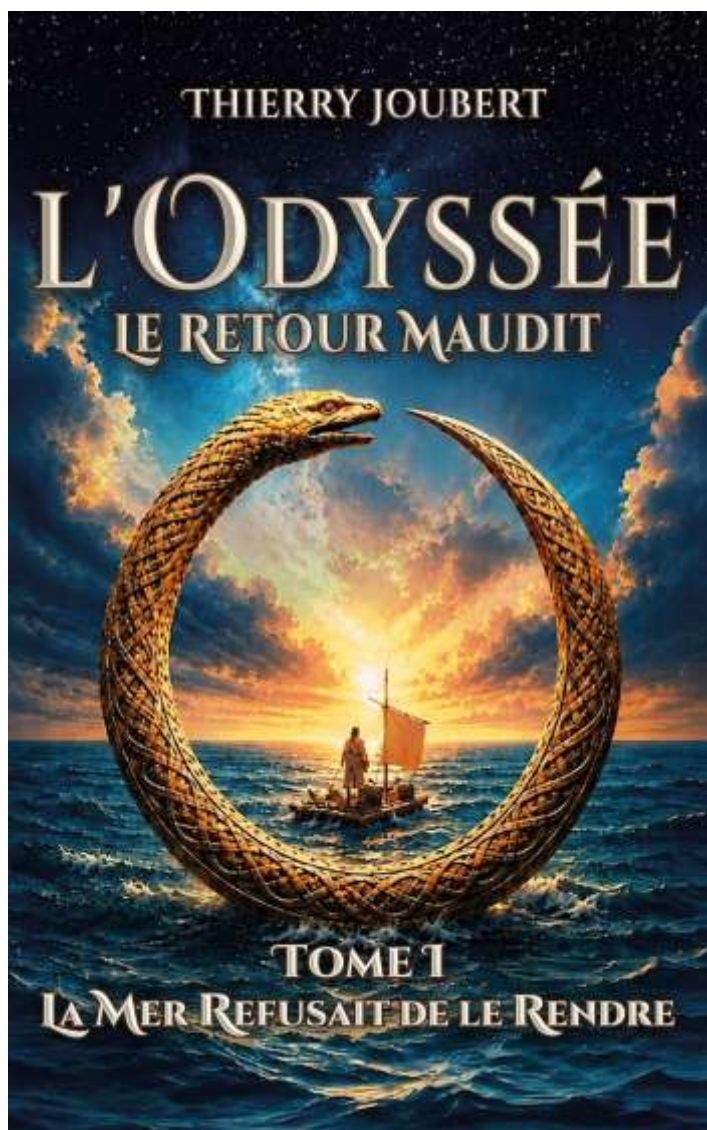




Extrait gratuit

Introduction et trois premiers chapitres

L'ODYSSÉE

LE RETOUR MAUDIT

D'APRÈS HOMÈRE

TOME I

« LA MER REFUSAIT DE LE RENDRE »

Thierry Joubert



<https://lesmurmuresdesmerix.com>

INTRODUCTION

« *LE RETOUR MAUDIT* »

Bienvenus, voyageurs de l'esprit, approchez et prenez place près du feu.

La nuit sera longue, mais le bois est sec, les flammes tiennent encore, et certaines histoires ne demandent rien de plus qu'un peu de chaleur et quelques oreilles attentives pour retrouver le chemin des vivants.

Ne craignez pas les ombres qui s'allongent derrière vous lorsque le feu baisse. Elles ne sont pas toujours mauvaises. Certaines cherchent seulement à entendre prononcer un nom qu'elles ont connu autrefois. D'autres attendent qu'un vivant se souvienne d'elles. Les morts sont moins éloignés qu'on ne le croit lorsque le monde se tait et que le vent lui-même semble écouter sous les branches.

Je suis Smérix.

Il y a bien longtemps que mes pas ne marquent plus la terre des hommes. Mon corps a rejoint ceux de mes pères, et mon esprit demeure désormais au Pays des Ancêtres, là où les saisons ne passent plus comme elles passaient autrefois, où les chemins n'ont ni commencement ni fin, et où les voix perdues

continuent parfois de murmurer lorsque les vivants les ont oubliées.

Mais je n'ai pas toujours été une voix. J'ai connu le poids de la pluie sur les épaules, la morsure du froid, la fumée qui pique les yeux et la douceur d'une coupe partagée auprès d'un foyer.

J'ai marché dans les forêts des terres d'Arvernes, bien loin des îles rocheuses de la mer Égée. J'ai écouté le vent courir sur les montagnes, observé le vol des oiseaux et appris, auprès des arbres les plus anciens, que la Terre garde la trace de ce que les hommes finissent par oublier.

En ce temps-là, les récits voyageaient comme voyagent les oiseaux. Ils franchissaient les mers avec les marins, suivaient les caravanes chargées d'ambre, d'étain, de vin et d'étoffes, remontaient les fleuves avec les marchands et passaient d'un guerrier à l'autre, d'un étranger à l'homme qui lui offrait le pain, le sel et l'abri.

Une histoire née sous un soleil lointain pouvait ainsi parvenir, des années plus tard, jusqu'à un feu allumé au cœur d'une forêt dont ceux qui l'avaient racontée ignoraient même l'existence.

C'est ainsi que, de mon vivant, j'entendis les premiers chants venus des terres grecques.

On y parlait d'une guerre interminable menée sous les murailles de Troie. On y racontait la colère d'Achille, la grandeur d'Hector, les serments des rois, les lances brisées, les corps abandonnés dans la poussière et les dieux qui se mêlaient aux querelles des hommes comme le vent se mêle aux flammes.

Plus tard vinrent d'autres chants. Ceux des guerriers qui avaient survécu et qui cherchaient à retrouver leur royaume, leur femme, leurs enfants ou simplement la terre sur laquelle ils

espéraient mourir.

Parmi tous ces noms, il en était un que les aèdes prononçaient avec une gravité particulière.

Ulysse.

Le roi d'Ithaque. L'homme à l'esprit fertile. Celui dont la ruse avait trompé les ennemis et ouvert les portes d'une ville que la force seule n'avait pu vaincre.

Je croyais alors connaître son histoire. J'étais encore vivant, et les vivants confondent souvent la gloire avec la vérité. Ils entendent quelques exploits, retiennent une victoire, une faute ou une parole célèbre, puis ils pensent avoir saisi celui qui se tient derrière le nom. Pourtant, aucun homme ne tient tout entier dans ce que les autres racontent de lui, pas même lorsque ces récits traversent les siècles.

Depuis que j'ai rejoint le Pays des Ancêtres, j'ai appris à écouter autrement.

Ici, la mémoire du monde ressemble à une eau profonde. Elle ne montre d'abord que la lumière du ciel. Puis, si l'on sait attendre sans troubler sa surface, elle laisse peu à peu apparaître ce qu'elle gardait en elle : la pierre sur laquelle un homme est tombé, le bois d'une nef qui a gémi sous la tempête, les racines de l'arbre auprès duquel une femme a attendu trop longtemps.

C'est ainsi que l'histoire d'Ulysse m'est revenue. Non plus comme le chant d'un héros rusé perdu sur les mers, mais comme celle d'un homme qui avait quitté sa maison depuis si longtemps que son propre nom était devenu, pour certains, un souvenir ; pour d'autres, une menace ; et pour ceux qui l'aimaient encore, une espérance douloureuse.

Je n'en dirai pas davantage. Une histoire perd sa saveur lorsqu'on en dévoile le chemin avant d'avoir posé le pied sur la

première pierre.

Peut-être avez-vous déjà entendu certains des chants qui racontent son retour. Peut-être n'en gardez-vous que quelques noms, quelques îles, ou l'image lointaine d'un homme attaché au mât d'une nef.

Peut-être, au contraire, ignorez-vous encore presque tout de son voyage. Cela importe peu. Pour cette nuit, laissez ce que vous croyez savoir au-delà de la lumière du feu, et écoutez cette histoire comme si elle venait de naître entre nous, portée par les craquements du bois, par le vent qui passe sous la porte et par les murmures de ceux qui ne peuvent plus parler aux vivants autrement.

Je vais vous raconter le retour d'Ulysse. Un retour que les hommes espéraient, que les dieux se disputaient, et que la mer avait maudit...

TOME I

LA MER REFUSAIT DE LE RENDRE

Les routes de l'absence
Le fils cherche, le père dérive

LÉGENDE

- Routes de Télémaque
sur la terre et par la mer
- Routes d'Ulysse
sur la mer

★ Athènes guide
des deux chemins

LA ROUTE DU FILS Télémaque

sur la terre et par la mer

A. Ulysse
Le fils prend la parole
et décide de partir

PYLOS
Nestor
Le sage conseil

SPARTE
Minos
Le sage roi
Lui conseille d'Ulysse

L'EMBUCHURE
Les premiers
trouilles au large
sur la mer

LA ROUTE DU PÈRE ULYSSE

OUGYIE
Île de Calypso
L'oubli doux

LA TEMPÊTE
Poussées
et tourment

DIOS-LEUCOTHÉE
Le serein
dans les flots

LE FLEUVE
qui reçoit
le naufrage

NAUSICAA
La première
rencontre

PAYS DES PHÉACIENS
SCHÉRIE
L'accueil et l'adieu

PALAIS D'ALCINOÛS
Les jeux et les chants
L'homme étendu sous sa voûte

Le fils prit la mer pour chercher son nom.
Le père affronta la mer pour ne pas perdre le sien.
Mais entre Ithaque et Schérie,
le retour n'était encore qu'une promesse suspendue.

— Soudier

PARTIE I

« LA MAISON DÉVORÉE »



« Une maison ne meurt pas lorsque son toit s'effondre. Elle commence à mourir lorsque des hommes y mangent sans honneur, et qu'un fils n'ose plus lever les yeux vers le siège de son père. »

Smérix.

CHAPITRE I

« L'HOMME QUE LA MER REFUSAIT DE RENDRE »

Dans le ciel azur, un goéland, toujours en quête de nourriture et de grand espace, suivait le vent depuis l'aube.

Il avait quitté les rochers blancs, là où l'écume montait en gerbes contre les falaises, et planait maintenant au-dessus de son petit monde perdu au milieu de la mer.

Sous ses ailes, Ogygie s'étendait comme un secret trop beau pour être offert aux hommes. Sur cette île minuscule, les arbres poussaient avec une liberté sauvage. Les sources couraient entre les pierres et dans l'air flottaient des odeurs de sel, de fleurs ouvertes et de bois humide.

Chaque jour, il parcourait d'immenses distances à la recherche de nourriture, affrontait des dangers, bravait les vents et même parfois la colère de la mer et des dieux. Rien pourtant ne l'en éloignait durablement. Nulle chaîne ne l'y retenait. Il revenait parce que ce lieu était le sien.

Plus bas, l'oiseau distingua une silhouette qui se dessinait sur le sable noir d'une petite crique. Cette silhouette lui était familière, comme une histoire que le vent répète à ceux qui savent l'entendre.

Le goéland descendit en cercle au-dessus de la plage étroite, bordée de rochers noirs.

Là, face à la mer, un homme était assis.

Il ne bougeait presque pas, et plus l'oiseau se rapprochait, mieux on le distinguait. Ses pieds nus touchaient le sable encore froid et ses mains étaient posées sur ses genoux. Les cheveux de l'homme avaient pris le sel. Sa barbe aussi. Ses yeux, eux, ne quittaient pas l'horizon.

Le goéland poussa un cri.

L'homme leva à peine la tête.

— Ah, te voilà, petit curieux. Tu cries pour moi ou pour elle, cette fois ? murmura-t-il.

L'oiseau passa au-dessus de lui, battit des ailes contre le vent, puis fila vers les hauteurs. L'homme le suivit du regard un instant, avant de revenir à la mer.

Cet homme, c'était Ulysse.

Non pas le vainqueur que les chants aiment dresser dans la lumière. Non pas le rusé qui fit trembler Troie derrière ses murailles. Ce matin-là, il n'était qu'un homme assis sur une rive étrangère qui regardait la seule route qui pouvait le mener chez lui.

La mer.

Ulysse soupira, puis se leva. Le ressac qui venait s'échouer sur la plage était bruyant, régulier comme une parole répétée à l'infini. Il resta ainsi un petit moment, sembla hésiter, puis s'approcha de l'écume des vagues. Arrivé assez près, il se pencha lentement et tendit une main vers sa vieille connaissance.

Une vague vint mourir à ses pieds.

Elle aurait dû les recouvrir, mais elle se détourna de lui. Il se pencha plus encore, posa un genou dans le sable et, au moment où sa main allait toucher l'eau, la mer se retira. Pas comme un simple ressac. Comme une bête qui reconnaît un ennemi.

Il posa la main sur la grève sombre, mouillée, presque froide, et demeura ainsi quelques secondes. Puis une autre vague monta, hésita, se brisa tout autour, sans l'atteindre. Il comprit, sans avoir besoin qu'un dieu parle. La mer ne voulait même plus être touchée par lui.

— Tu me hais à ce point ? murmura-t-il, les traits tirés.

Dans son dos, parmi les arbres, une voix s'éleva.

— Tu vas encore rester là jusqu'au soir ?

Ulysse se redressa, mais ne se retourna pas.

— Peut-être, se contenta-t-il de dire d'une voix assez forte pour être entendu, malgré le bruit des vagues.

— La mer ne t'a pas répondu hier. Ni le jour d'avant. Ni tous les jours qui les ont précédés.

— Je sais.

— Alors, pourquoi continuer ?

Cette fois, il regarda par-dessus son épaule. Un mince pli amusé se dessina sur son visage.

La déesse Calypso se tenait à l'entrée du sentier qui descendait vers la plage. Sa robe claire glissait autour d'elle, comme suspendue. Ses cheveux tombaient sur ses épaules, mêlés à la lumière. Rien, sur son visage, ne portait la fatigue des jours. Elle n'avait pas non plus l'air d'une géôlière. C'était bien ce qui rendait sa présence plus difficile encore à supporter pour Ulysse.

Elle s'approcha lentement, sans crainte de l'écume qui venait mourir à ses pieds. La mer ne la rejetait pas. Elle l'accueillait avec douceur.

— Tu n'as presque pas mangé, dit-elle.

— Je mangerai.

— Tu dis cela chaque matin.

— Et chaque matin, je suis encore vivant.

Une ombre triste passa sur les lèvres de la déesse.

— Vivant, oui. Mais tu t'acharnes à regarder ce qui te fait souffrir.

Ulysse revint à l'horizon.

— Ce n'est pas la mer qui me fait souffrir.

Calypso resta debout derrière lui. Pendant un moment, on n'entendit que le bruit de l'eau sur les galets et le souffle régulier du vent dans les arbres un peu plus loin.

Un silence entre eux s'installa. Ulysse était déjà loin d'elle,

elle le savait.

Il voyait ses propres mains meurtries, accrochées désespérément à un morceau de bois taillé pour avancer contre vent et marée. Il ressentait encore ses coups de reins intenses, violents, à courber le dos, pour lutter contre les courants.

Ramer, encore et encore. Revenir, rentrer chez soi. Ces images revenaient toujours, comme une vague qui ne finit pas de se briser.

Il y avait aussi des cris qui résonnaient dans sa tête. Pas des phrases. Juste des bribes, des prénoms lancés contre le vent, ou son nom crié par des voix qui s'étaient tues depuis si longtemps. Puis vint un autre nom, puis un autre, toujours les mêmes. Pénélope, Télémaque...

Ulysse sentait la déesse dans son dos, comme une ancre qui le retient dans un port qui n'est pas le sien.

Elle ne voyait pas ce qu'il voyait. Elle ne pouvait pas. Mais le poids de tout cela, elle le sentait peser entre eux.

Alors la déesse s'éloigna de l'eau. Même si cela ne lui était pas destiné, trop de douleurs venaient de là. Elle s'assit à quelques pas de lui.

— Tu penses encore à elle.

Ulysse faisait face à l'immensité de la mer qui s'étalait à perte de vue. Il ferma les yeux.

— Oui.

— À cette femme qui vieillit loin de toi ?

Une nouvelle vague monta plus haut que les autres, glissa autour de ses chevilles sans le toucher, puis se retira en emportant un peu de sable sous ses pieds.

— Justement, dit-il enfin.

Calypso tourna vers lui un regard où passait plus de peine que de colère.

— Justement ?

— Elle vieillit. Mon fils aussi. Mon père, s'il vit encore, doit courber le dos dans ses champs. Mes serviteurs ont peut-être oublié ma voix. Argos... mon chien doit être mort ou devenu

si vieux... Ma maison...

Ulysse serra la mâchoire.

— Je ne sais même pas ce qu'ils sont devenus et j'en suis le seul responsable.

— Ici, tu ne vieillirais pas.

Il eut un rire bref. Pas un rire joyeux. Un rire d'homme à qui l'on offre de l'eau alors qu'il demande du feu. Las, il se rassit dans le sable humide, la mine sombre.

— Voilà ce que tu ne comprends pas, dit-il dans un murmure.

Calypso baissa les yeux vers le sable.

— Je comprends plus que tu ne crois.

— Non. Tu sais ce que c'est que durer. Tu ne peux pas comprendre le cœur des hommes. Tu es une immortelle.

Elle releva vivement la tête.

Ces mots l'avaient touchée.

— Crois-tu que je ne puisse pas aimer ?

Ulysse eut un petit rire nerveux.

— Tu cherches à combler le vide de la solitude.

Calypso ne répondit pas.

— Moi aussi, j'ai fait ça. Avec des femmes, avec du vin, avec des victoires. Ça ne ressemblait pas à ce que j'ai à Ithaque.

— N'est-ce pas cela que font les mortels ? S'accrocher à quelqu'un pour ne pas affronter la mort seul ?

— On ne comble pas la solitude auprès d'une personne qu'on n'aime pas.

— Une vie sans tristesse, sans doutes sur l'avenir, ne t'intéresse pas ?

Ulysse haussa les épaules.

— Une vie éternelle insipide, où rien ne change, comme ton île... À quoi bon ?

— Pourquoi veux-tu rentrer à ce point si tu sais que tu vas souffrir ? demanda-t-elle plus bas. Je ne comprends pas. Tu es parti il y a si longtemps. Après tant d'années, tant d'épreuves, plus personne ne sait quel homme tu es aujourd'hui. Et toi, le

sais-tu encore ? Es-tu sûr de vouloir rentrer pour avoir les réponses ?

Ulysse ne sut pas quoi dire. La question entra en lui comme une pointe froide.

Rentrer.

Il avait répété ce mot mille fois dans sa tête : sur les nefs creuses, parmi les cris des compagnons, dans les îles inconnues, dans la gueule des tempêtes, dans les nuits où le sommeil lui rendait les morts. Mais Calypso disait vrai : savait-il encore ce que cela voulait dire ?

Revenir à Ithaque, oui.

Mais quel homme poserait le pied sur cette terre ? Celui qui était parti pour Troie ?

Non. Celui-là avait disparu depuis longtemps. Il était mort quelque part entre les remparts d'Ilion et les eaux noires où ses compagnons avaient sombré.

Il revoyait parfois leurs visages. Polytès, Euryloque, Elpénor, et tant d'autres dont les noms revenaient la nuit plus durement encore. Il les avait commandés. Il les avait menés loin. Il leur avait promis, comme un chef promet toujours, de chercher la route du retour.

Pourtant, aucun d'eux ne verrait plus la fumée de sa maison. Certains avaient été pris par la peur, d'autres par l'oubli, d'autres enfin par cette faim mauvaise qui pousse les hommes à toucher ce que le ciel leur interdit.

— Tu penses à eux maintenant, dit Calypso. Chacun de tes choix a fait ce que tu es aujourd'hui. Tu ne peux rien contre cela.

Ulysse tourna vers elle un regard plus sombre.

— Ne fais pas cela.

— Quoi ?

— Lire sur mon visage comme dans l'eau d'une source.

— Je n'ai pas besoin de magie pour cela. Tu les portes dans tes yeux.

Il détourna la tête.

La déesse resta silencieuse. Elle connaissait cette limite. Elle pouvait retenir l'homme, nourrir son corps, l'envelopper de paroles douces, lui offrir des jours sans fin. Mais il y avait en lui un lieu où elle n'entrait pas. Un lieu fait de sang, de honte et de fidélité qui mène à la mort : le monde des hommes dans ce qu'il y a de plus sombre, de plus terrible et si loin du sien.

À ce moment, un cri déchira l'air, couvrant le ressac de la mer sur le sable. Au-dessus de leur tête, le goéland était de retour. Il se posa sur une pierre non loin et se secoua les ailes.

Il observait les deux êtres au bord de l'eau, l'immortelle et le mortel, sans comprendre ni leur attitude ni leur langage. Les bêtes ne s'embarrassent pas des grands déchirements des hommes. Elles savent le vent, la faim, l'abri, la route, et l'amour dans toute sa simplicité.

Calypso se leva.

— Tu devrais rentrer à la grotte. Le vent va tourner.

Ulysse observa les lignes sombres qui se formaient au large.

— Il tourne toujours.

— Pas toujours contre toi.

À nouveau, un rictus amusé lui échappa.

— Tu vois ? Tu peux parler comme une mortelle, quand tu veux.

Elle le regarda longuement.

— Et toi, tu pourrais vivre comme un immortel, si tu cessais de te débattre.

Ulysse se leva.

Le mouvement fut lent. Son corps portait encore la vigueur des anciens combats, mais il y avait dans ses gestes une fatigue profonde, une usure que ni la nourriture de Calypso ni la douceur de l'île n'avaient effacée.

Il fit quelques pas vers elle, tandis que la mer continuait de se tenir à distance.

— Si je cessais de me débattre, dit-il, je ne serais plus Ulysse.

Calypso le regardait s'approcher. Pendant un instant, son visage perdit sa douceur. Non par colère. Par blessure.

— Et si la mer ne te rend jamais ?

Ulysse s'arrêta et fixa l'horizon. Et si la mer ne le rendait jamais ? La question n'était pas nouvelle. Elle dormait près de lui chaque nuit. Elle s'asseyait à côté de lui chaque matin et elle marchait derrière lui dans les sentiers d'Ogygie.

Plus loin, l'eau changeait de couleur. Elle se creusait par endroits, comme si une force invisible respirait sous la surface.

Ulysse connaissait cette respiration. Il l'avait sentie trop souvent contre la coque des navires. Poséidon n'avait pas besoin d'apparaître pour se faire reconnaître. Il était là, dans cette manière qu'avait la mer de le juger sans relâche.

Il ne pouvait pas se mentir : quelque chose, sous les vagues, se souvenait de sa faute.

Cette pensée, il ne la confia pas à Calypso.

— Alors je continuerai à la regarder chaque jour, jusqu'à ma mort, dit-il simplement.

Ulysse se pencha pour ramasser une petite pierre et la regarda brièvement. Puis il se tourna vers la mer et lança le caillou aussi loin qu'il le put. Un petit cercle se forma à l'impact. La petite pierre disparut un instant, mais les eaux la rejetèrent aussitôt et la renvoyèrent à ses pieds.

Ulysse sourit.

— Aujourd'hui, c'est le plus loin que je puisse atteindre... Mais crois-moi, je dépasserai cette limite. Je rentrerai chez moi, affirma-t-il.

La déesse secoua la tête.

— Tu es l'homme le plus obstiné que les dieux aient abandonné sur mon rivage.

— Ils ne m'ont pas tous abandonné.

— Tu en es sûr ?

Ulysse ne répondit pas. Il n'en était pas sûr. Mais il y avait en lui une vieille habitude de ne pas offrir sa dernière faiblesse, même à ceux qui vous parlent doucement.

Calypso s'approcha. Sa main effleura presque son bras, puis s'arrêta avant de le toucher.

— Viens manger. Après, tu retourneras maudire l’horizon si cela te plaît, dit-elle sur un ton sarcastique.

Cette fois, il la regarda vraiment.

— Tu te moques de moi ?

— Un peu.

— Ce n’est pas très digne d’une déesse.

— Et rester assis toute la journée à défier des vagues, est-ce digne d’un roi ?

Le coin de la bouche d’Ulysse frémit. Ce n’était pas encore un sourire sincère qu’il lui adressait, mais ça s’en approchait.

— Touché.

Calypso tendit la main vers le sentier.

— Alors, viens.

Il hésita. Ce fut bref, presque imperceptible. Mais elle le vit.

— Je ne te demande pas d’oublier Ithaque pour une matinée, dit-elle plus doucement. Seulement de ne pas mourir de faim devant moi. J’ai beau être sans cœur, je trouverais tout de même ça un peu inconfortable. Moi aussi j’aime cette plage, dit-elle avec malice.

Enfin, Ulysse céda et eut un rire franc, de celui qu’on ne peut contenir.

— Si je meurs ici, au moins tu sauras où mettre mon corps, plaisanta-t-il.

— Ne dis pas cela, rétorqua Calypso, dont la voix s’était un peu brisée.

Ulysse regretta aussitôt ses mots.

— Calypso...

Elle recula d’un pas.

— Non. Viens, ou reste. Comme chaque jour, lâcha-t-elle en s’éloignant.

Ulysse la regarda partir. Il y avait chez elle plus de solitude qu’il ne voulait l’admettre. Elle possédait une île, des sources, des arbres, une grotte où le feu ne semblait jamais manquer. Elle avait le temps devant elle comme une plaine sans fin. Et pourtant, elle aussi attendait quelque chose qui ne venait pas.

Peut-être était-ce cela, le plus cruel : deux êtres pouvaient être seuls au même endroit sans partager la même prison.

Ulysse resta encore un moment face à la mer. Non loin de là, le goéland reprit son vol et passa au-dessus de lui, avant de monter dans le vent pour rejoindre le large.

Ulysse le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point blanc entre ciel et eau.

— Va, toi, murmura-t-il. Puisque tu le peux.

Enfin, il se détourna et commença à remonter le sentier vers la grotte. Autour de lui, Ogygie bruissait de vie. Les feuilles frémissaient. Les sources claires couraient entre les pierres. Les oiseaux se répondaient dans les branches.

Le monde semblait lui offrir tout ce qu'un homme épuisé pouvait désirer : la nourriture, la douceur, le repos, un corps immortel auprès du sien, et l'oubli des routes sanglantes.

Mais à chaque pas, Ulysse sentait le sable d'Ithaque qui hantait sa mémoire. Une cour. Un seuil. Un lit. Une femme debout dans la lumière d'une lampe. Un enfant qu'il avait laissé trop petit pour garder son visage.

Il ne savait pas encore que, très loin de cette île, dans les hauteurs où les hommes placent les dieux pour mieux comprendre ce qui les dépasse, son nom venait de remonter dans une conversation ancienne.

Il ne savait pas qu'Athéna pensait à lui, ni qu'à Ithaque, son fils allait bientôt cesser de baisser les yeux.

Ulysse, pour l'instant, marchait derrière Calypso, dans l'odeur des fleurs et du sel, avec la mer dans le dos et sa terre dans le cœur.

CHAPITRE II

« LES DIEUX SE SOUVIENNENT »

Loin d'Ogygie, loin d'Ithaque, loin même des routes ordinaires des hommes, Poséidon recevait les fumées d'un sacrifice.

Sur les terres lointaines des Éthiopiens, là où les Grecs imaginaient volontiers les bords du monde, des taureaux venaient d'être ouverts pour lui. La graisse chantait dans les flammes. La fumée montait droite dans l'air chaud, épaisse, odorante, presque lourde elle aussi. Les hommes priaient. Ils versaient le vin. Ils levaient les mains vers la mer, car même loin des tempêtes, nul peuple sage n'oublie tout à fait celui qui peut briser les nefs.

Poséidon était là.

Non pas seulement dans une forme d'homme puissant, assis parmi les offrandes. Il était aussi dans le grondement lointain des vagues, dans le sel accroché aux lèvres des prêtres, dans l'inquiétude des pêcheurs lorsqu'ils regardaient le ciel avant de pousser leurs barques.

Il mangeait l'honneur qu'on lui rendait. Et pendant ce temps, sur l'Olympe, son siège demeurait vide.

Ce vide avait son importance.

Les dieux n'aiment pas le reconnaître, mais l'absence d'un seul d'entre eux change parfois la parole de tous les autres.

Quand la mer est là, même les hauteurs entendent son bruit. Mais quand elle s'éloigne, les voix se lèvent plus librement.

Zeus le savait.

Il était assis dans la lumière haute, celle qui ne vient ni du matin ni du soir, mais de cette région du monde où les hommes placent ce qu'ils ne peuvent atteindre. Autour de lui, l'Olympe respirait dans une clarté sans poussière. Les colonnes semblaient taillées dans de la nuée durcie. Sous les pieds des immortels, le sol avait l'éclat pâle des pierres que la pluie n'use jamais.

Les dieux étaient réunis.

On ne les regardait pas comme on regarde des hommes. Même lorsqu'ils prenaient des formes familières, quelque chose débordait d'eux : un frisson d'or autour d'Apollon, une blancheur froide près d'Artémis, une odeur de forge et de braise autour d'Héphaïstos, une douceur dangereuse dans la lumière d'Aphrodite. Héra gardait près du trône une majesté calme, mais ses yeux savaient déjà compter les failles d'une assemblée.

Arès, lui, semblait plus sombre que les autres. Son éclat de bronze paraissait terni depuis que les plaines de Troie ne nourrissaient plus chaque jour sa faim de tumulte. Il écoutait mal, appuyé dans son siège, comme un guerrier à qui l'on parle de dettes et de retours quand il préférerait entendre le choc des lances.

Hermès jouait distraitement avec son bâton, comme un voyageur qui sait déjà qu'on finira par l'envoyer quelque part.

Athéna, elle, ne jouait pas. Elle observait. Elle attendait le moment juste.

Zeus leva les yeux.

Aussitôt, les voix diminuèrent. Ce n'était pas de la peur, pas seulement. C'était l'habitude ancienne de se taire quand le ciel s'apprête à parler.

— Voilà donc encore les hommes qui nous accusent, dit Zeus.

Hermès inclina légèrement la tête, comme s'il savait déjà de qui il s'agissait.

Zeus poursuivit :

— Ils remplissent l'air de plaintes. Les dieux m'ont perdu, disent-ils. Les dieux m'ont poussé. Les dieux ont voulu ma chute. Puis on regarde leurs mains, et l'on y trouve le couteau qu'ils ont pris eux-mêmes.

Il marqua une pause. Son regard passa sur les dieux assemblés.

— Égisthe savait.

Le nom tomba dans le silence.

Athéna ne bougea pas. Mais son attention se fit plus vive.

— Il avait été averti, reprit Zeus. Hermès lui avait porté ma parole. Ne touche pas à la femme d'Agamemnon. Ne tends pas de piège au roi quand il reviendra de Troie. Ne crois pas qu'un fils oubliera le sang de son père. Mais Égisthe a choisi d'entendre son désir plutôt que l'avertissement. Il a pris Clytemnestre. Il a tué Agamemnon. Et maintenant Oreste l'a frappé.

Hermès haussa les épaules avec une légèreté prudente.

— J'avais pourtant parlé clairement.

— Tu parles toujours clairement quand tu veux être vite débarrassé d'une mission, répondit Athéna sans détourner les yeux.

Un éclat de malice traversa brièvement le visage d'Hermès.

— Ce qui prouve que je suis efficace.

Zeus ne sourit pas, mais l'humour discret de son messager ne lui déplaisait pas. Même au milieu des affaires graves, les dieux n'étaient pas des pierres immobiles. Ils avaient leurs humeurs, leurs préférences, leurs rancunes, leurs façons de se piquer l'un l'autre sans rompre l'ordre du ciel.

— Égisthe a reçu ce qu'il avait appelé, dit Zeus. Que les hommes cessent donc de tout rejeter sur nous.

Athéna saisit enfin le moment.

— Tu dis vrai, père. Égisthe a payé sa faute. Mais tous les hommes qui souffrent ne souffrent pas pour une faute semblable.

Zeus tourna vers elle son regard.

— Tu penses à Ulysse.

Elle n'eut pas besoin de répondre tout de suite.

Le nom était là.

Ulysse.

Même sur l'Olympe, ce nom avait une odeur de sel, de fumée et de ruse. Il portait Troie dans son ombre. Il portait aussi une fatigue que les immortels comprenaient mal, car il faut avoir peu de jours devant soi pour savoir ce que coûte chaque journée perdue.

Arès eut un mouvement bref, presque un rire sans joie.

— Encore Troie, murmura-t-il. La ville est tombée, les feux sont froids, et pourtant ses hommes continuent de nous occuper.

Athéna tourna vers lui un regard dur.

— Les guerres que tu aimes ne s'arrêtent pas quand les lances se taisent.

Arès sourit à peine, mais ne répondit pas.

Il savait que c'était vrai, et cette vérité l'ennuyait.

— Je pense à lui, oui, dit Athéna. Je pense à cet homme retenu depuis trop longtemps sur une île qui n'est pas la sienne. Je pense à son fils, qui grandit parmi des hommes qui mangent sa maison. Je pense à sa femme, forcée de tenir seule ce que d'autres veulent arracher. Et je me demande jusqu'à quand nous laisserons tout cela pourrir.

Le mot était rude.

Quelques dieux échangèrent un regard.

Athéna ne cherchait pas à plaire. Elle ne l'avait jamais fait. Sa force venait de là. Elle disait les choses avec la netteté d'une lame bien aiguisée.

Zeus posa une main sur l'accoudoir de son siège.

Sous sa main, le bois, l'or, et la matière plus ancienne encore dont les dieux font leurs trônes, sembla frémir un instant. Puis il se leva.

Aussitôt, les voix moururent tout à fait. Même Arès redressa

la tête. Même Hermès cessa de faire tourner son bâton.

Zeus marcha jusqu'au bord de la lumière. De là, le monde d'en bas paraissait proche et lointain à la fois : des mers pliées comme des peaux sombres, des îles presque invisibles, des palais grands pour les hommes et minuscules sous le regard du ciel.

Quelque part, Ogygie gardait Ulysse dans sa douceur immobile. Plus loin, Ithaque fumait faiblement dans l'air du soir, avec sa maison malade et son fils encore silencieux.

— Crois-tu que j'aie oublié Ulysse ? demanda Zeus sans se retourner.

— Non. Mais le monde agit parfois comme si c'était le cas.

— Poséidon ne l'a pas oublié non plus.

Cette fois, un silence plus pesant s'installa.

Même absent, le dieu de la mer venait d'entrer dans l'assemblée.

Hermès cessa de jouer avec son bâton.

Plus bas, très loin des hauteurs, une vague dut se briser plus durement contre quelque roche inconnue. Il y a des noms qui suffisent à remuer l'eau.

Zeus reprit :

— Ulysse a blessé ce que Poséidon ne pardonne pas. Ce n'était pas seulement un combat gagné dans une grotte. C'était une offense portée jusqu'au fond de la mer. Et tu sais comme moi que, chez cet homme, la ruse ne marche jamais très loin de l'orgueil.

Athéna baissa légèrement les yeux.

Elle ne pouvait pas défendre toute la faute d'Ulysse. Elle connaissait son intelligence, son courage, sa faim de retour. Elle connaissait aussi ce feu brusque qui, parfois, le poussait à donner son nom au danger au moment même où le silence l'aurait sauvé.

— Je le sais, dit-elle. Mais la colère de Poséidon ne peut tenir seule contre le dessein de tous.

Zeus la regarda longuement.

— Tu es venue demander son retour.

— Je suis venue demander que son retour recommence.

La nuance plut à Zeus.

Recommencer. Voilà un mot d'homme. Les dieux décident, ordonnent, frappent, détournent. Les hommes, eux, recommencent. Ils tombent, se relèvent, repartent, se trompent encore, espèrent malgré les os derrière eux.

— Calypso le retient, dit Athéna. Elle lui offre une paix qui n'est pas la sienne. Elle l'enveloppe de douceur. Mais il regarde encore la mer. Il veut revoir Ithaque.

— Tous les hommes disent vouloir rentrer, répondit Zeus. Puis certains trouvent un lit plus doux que la route.

— Pas lui.

— Tu en es certaine ?

Un pli ironique passa sur les lèvres d'Athéna.

— S'il avait voulu oublier, il l'aurait déjà fait. Ulysse sait très bien mentir aux autres. Il ment moins bien à lui-même.

Hermès laissa échapper un petit rire.

— Voilà qui est charitable.

— Ce n'était pas une charité, répondit-elle.

Zeus leva la main. Le calme revint.

— Que veux-tu ?

Athéna fit un pas.

— Envoie Hermès à Ogygie. Que Calypso entende clairement notre décision. Elle doit laisser partir Ulysse. Elle n'aimera pas cela, mais elle obéira.

Hermès soupira, sans parvenir à cacher qu'il s'y attendait.

— J'avais donc raison de ne pas m'asseoir trop loin.

— Tu vas vite, dit Athéna. C'est une qualité utile quand une déesse retient un homme depuis des années.

— Je vais vite, mais les conversations avec les nymphes offensées sont rarement courtes.

Zeus lui adressa un regard.

Hermès se redressa aussitôt.

— J'irai.

Athéna poursuivit :

— Quant à moi, je descendrai à Ithaque.

À ce nom, l'air sembla changer.

Ithaque.

Une petite île rude. Un palais envahi. Des coupes pleines. Des couteaux dans la viande. Un jeune homme qui regarde le sol pendant que d'autres dévorent son avenir.

— Pour le fils, dit Zeus.

— Pour le fils, confirma Athéna.

Elle marcha lentement devant les immortels. Non par agitation, mais parce qu'il y avait déjà du mouvement dans sa pensée.

— Télémaque a trop longtemps vécu dans l'ombre d'un homme qu'il ne connaît presque pas. Il rêve que son père revienne et fasse trembler les prétendants à sa place. Mais un fils ne devient pas homme en attendant qu'un père ouvre la porte. Il faut qu'il parle. Il faut qu'il sorte. Il faut qu'il aille chercher des nouvelles par lui-même.

Zeus écoutait.

Athéna continua :

— Je prendrai l'apparence d'un hôte ancien de sa maison. Je le pousserai à convoquer l'assemblée. Puis je l'enverrai à Pylos et à Sparte. Nestor lui dira ce qu'il peut. Ménélas aussi. Et surtout, il apprendra à tenir sa voix parmi les hommes.

Hermès pencha la tête.

— Tu ne vas pas simplement lui dire que son père est vivant ?

Athéna le regarda comme on regarde un enfant très rapide, mais pas toujours patient.

— Non.

— Ce serait pourtant plus court.

— Et cela ne lui apprendrait rien.

Zeus approuva d'un léger mouvement.

— Les chemins trop courts donnent rarement des hommes solides. Un jeune homme qui demande une réponse aux dieux reçoit parfois une route. S'il revient, alors seulement il

comprend que la route était la réponse.

Athéna inclina légèrement la tête. Elle ne demandait pas mieux.

— Les prétendants doivent aussi être éprouvés. Qu'ils continuent à montrer ce qu'ils sont. Qu'ils insultent l'hospitalité. Qu'ils méprisent les signes. Qu'ils rient du fils. Plus ils avanceront dans leur faute, moins ils pourront prétendre ne pas l'avoir choisie.

Zeus resta pensif.

Il n'ignorait rien de la maison d'Ulysse. Les dieux voient beaucoup. Pas toujours tout, pas toujours comme les hommes l'imaginent, mais assez pour savoir quand une coupe est levée sans honneur, quand une bête est égorgée sans mesure, quand un lit est convoité avant que la mort d'un mari soit certaine.

— Poséidon s'opposera encore, dit-il.

— Oui.

— La mer ne rendra pas Ulysse facilement.

— Je ne demande pas qu'elle le fasse facilement.

— Il souffrira.

Athéna ne baissa pas les yeux.

— Il souffre déjà.

Cette parole ferma l'échange.

Zeus demeura un instant tourné vers le monde d'en bas. Puis il leva de nouveau la main.

Aussitôt, la lumière de l'Olympe sembla se resserrer autour de lui. Il n'eut pas besoin de tonner. Il y a des décisions qui font moins de bruit que la foudre et qui changent pourtant le cours des hommes.

— Qu'il en soit ainsi, dit-il. Hermès ira vers Calypso. Ulysse quittera Ogygie. Il n'atteindra pas Ithaque sans peine, car la mer garde rancune plus longtemps que les hommes ne gardent souffle. Mais son retour n'est plus immobile.

Hermès inclina la tête. Athéna, elle, demeura droite.

— Et moi ? demanda-t-elle.

— Va à Ithaque. Réveille le fils.

Il n'en fallait pas davantage.

Athéna prit sa lance.

Ce geste, simple parmi les dieux, aurait suffi à faire taire une armée d'hommes. La lance ne disait pas qu'elle descendait faire la guerre. Elle disait qu'une pensée juste ne doit jamais entrer désarmée dans une maison malade.

Hermès, déjà, tournait son bâton entre ses doigts.

— Ogygie, donc.

— Et pas trop de détours, dit Zeus.

— Je ne prends jamais de détours inutiles.

Athéna passa près de lui.

— Seulement ceux qui t'amuse.

— Ceux-là sont rarement inutiles.

Elle ne répondit pas. Déjà, son regard quittait l'Olympe.

En bas, Ithaque l'attendait sans le savoir. Elle voyait presque la maison : les tables, les prétendants, la viande, les servantes pressées, la mère dans ses chambres, le fils assis parmi ceux qui le rabaissaient. Elle voyait aussi le seuil. Ce lieu suffisait. C'est par un seuil qu'elle entrerait. Non avec la foudre. Non avec un cri. Sous la forme d'un étranger.

Car les hommes révèlent souvent ce qu'ils sont à la manière dont ils accueillent celui qui arrive sans force apparente.

Athéna descendit.

L'air s'ouvrit devant elle. Les nuages glissèrent contre ses épaules invisibles. Plus bas, la mer apparut, large, sombre, barrée de lumière.

Quelque part, loin sur les eaux, Poséidon recevait encore ses sacrifices. Quelque part, Ulysse remontait vers la grotte de Calypso avec Ithaque dans le cœur. Et dans une maison pleine de bruit, un jeune homme ignorait qu'avant la fin du jour une parole allait le tirer de l'enfance.

Voilà comment les choses recommencèrent. Pas par un coup d'épée. Pas par une nef poussée à la mer. Par une décision prise en hauteur, pendant que la mer regardait ailleurs.

CHAPITRE III

« LE FILS DE L'ABSENT »

Sur le sommet d'une petite colline, non loin du palais, un vieux chien noir regardait la mer.

Ce n'était pas un grand chien de garde, ni l'une de ces bêtes lourdes faites pour se jeter aux jambes des voleurs, mais un bâtard au museau fin, au corps sec, avec de longues oreilles frangées qui, autrefois, devaient se dresser comme deux ailes lorsqu'il suivait une piste. L'âge les avait alourdies : l'une retombait presque toujours, tandis que l'autre se relevait encore parfois, lorsqu'un bruit venait du port.

De là-haut, on voyait les barques tirées près des pierres, les voiles qui rentraient au soir, les chemins blancs qui descendaient vers l'eau. Le chien ne connaissait ni les noms des vents, ni ceux des îles, ni les raisons qui éloignent les hommes pendant des années ; mais il connaissait une odeur, une voix, un pas, et tout cela avait disparu un jour vers la mer.

Depuis, Argos revenait sur cette colline. Il n'y montait pas toujours à la même heure, car les bêtes ne comptent pas les jours comme les hommes. Pourtant, lorsque la lumière baissait et que le port prenait cette couleur sombre où les retours semblent encore possibles, il se couchait dans l'herbe maigre et regardait les eaux.

Ce soir-là encore, il resta longtemps immobile. Ses côtes

saillaient sous le poil noirci par la crasse et blanchi par endroits ; ses pattes tremblaient parfois, les tiques lui mangeaient la peau, et l'âge avait mis dans ses yeux une brume que rien ne dissipait tout à fait.

Aucune nef ne ramena celui qu'il attendait. La faim, alors, finit par le rappeler vers la maison. L'odeur de la viande montait déjà de la cour : plats qu'on emportait, os jetés trop près des bancs, graisse tombée dans la poussière et mêlée au vin renversé.

Argos se releva avec peine, descendit le chemin pierreux, passa près des murs qu'il avait connus plus jeune, plus vif, plus ardent sur les traces, puis entra dans la cour de la maison d'Ulysse, où il redevint seulement un vieux chien maigre cherchant de quoi survivre.

Il suivait l'odeur le museau bas. Parfois, il s'arrêtait devant un reste encore chaud, mais il n'osait pas approcher, car il connaissait les pieds des hommes, leurs cris, leurs coups donnés sans raison. Alors il faisait ce que font les bêtes pauvres quand la faim les rend prudentes : il allait vers ceux qui mangeaient, baissait la tête, remuait faiblement la queue et attendait qu'une main distraite laisse tomber quelque chose.

Il s'approcha trop près d'un groupe de prétendants.

L'un d'eux leva le pied et lui décocha un coup de talon.

— Hors d'ici, sale bête !

Argos recula en grondant, la queue basse, puis s'écarta en boitant entre les jambes des serviteurs.

Les prétendants rirent. Ils riaient souvent.

Ils riaient quand un serviteur trébuchait, quand un aède chantait une douleur qui n'était pas la leur, quand le vin leur chauffait le sang. Ils riaient surtout parce qu'ils étaient nombreux, jeunes, riches de la richesse d'un autre, et qu'aucune main ne s'était encore levée pour leur faire payer ce rire.

La maison d'Ulysse n'était pas silencieuse. Elle était pleine de pas, d'ordres, de plats qu'on posait, de coupes qu'on remplissait, de dés jetés sur les tables, de voix qui se coupaient, de disputes commencées puis noyées dans le vin.

Des servantes circulaient la tête basse. Des hérauts découpaient la viande. La fumée montait vers les poutres et s'y mêlait à l'odeur lourde des bêtes égorgées.

Ce n'était pas une fête. C'était une occupation.

Les hommes qui mangeaient là appelaient cela attendre Pénélope. Mais ils attendaient comme les loups attendent qu'une porte cesse de tenir.

Antinoos était installé près d'une table basse, un morceau de viande à la main. Il avait le visage de ceux qui se savent regardés et qui aiment cela. Grand, solide, beau d'une beauté sans bonté, il parlait fort et prenait plus de place qu'il ne lui en fallait.

Eurymakhos, lui, se tenait un peu en retrait. Il souriait moins, mais observait davantage. Ses doigts jouaient avec le bord d'une coupe, et lorsqu'il parlait, les autres se penchaient. Certains hommes commandent par la force. D'autres par la douceur qu'ils posent sur leur mensonge. Eurymakhos appartenait à cette seconde espèce.

Au milieu d'eux, Télémaque était assis. Il semblait à sa place, avec sa tunique de fils de roi, ses cheveux bien peignés, ses épaules déjà élargies par la jeunesse qui s'achève. Pourtant, ses yeux trahissaient ce que son rang cachait : il regardait la salle comme un homme regarde une maison dont il possède les pierres, mais dont les portes ne lui obéissent plus.

Par moments, son regard allait vers l'entrée. Il imaginait souvent son père là, sur le seuil, revenu de la mer, plus vieux, plus dur, avec ce regard dont les anciens parlaient en baissant la voix. Ulysse verrait les tables, les coupes, les hommes, les mains posées sur les servantes, les rires sous son toit. Peut-être ne dirait-il rien d'abord. Peut-être se contenterait-il de regarder, et ce regard suffirait à faire mourir le rire dans les gorges.

Télémaque serra les dents, mais le seuil resta vide. Un peu plus loin, Antinoos éclata de rire à une plaisanterie qu'il venait lui-même de faire, et ce bruit tira Télémaque de ses pensées.

Un serviteur passa devant lui avec une coupe.

— Du vin, seigneur ?

Seigneur.

Ici, le mot ressemblait presque à une insulte.

Télémaque refusa d'un signe de tête, et le serviteur s'éloigna. C'est alors qu'une ombre s'arrêta devant l'entrée principale de la cour. D'abord, personne ne s'en soucia.

Un homme venait d'apparaître, une lance à la main, le manteau d'un voyageur sur les épaules et les sandales couvertes de poussière. Son visage avait cette assurance tranquille des chefs qui n'ont pas besoin de hausser la voix pour être entendus.

À première vue, ce n'était qu'un étranger venu par mer, peut-être un marchand, peut-être un allié ancien, peut-être un homme cherchant l'hospitalité.

Mais il resta immobile à l'entrée, et personne ne se leva. Les prétendants l'avaient vu, certains à peine. L'un d'eux lui jeta un regard avant de retourner à sa coupe; un autre continua sa partie de dés, tandis qu'Antinoos parlait toujours.

Télémaque sentit la honte lui monter au visage. Il ne savait pas encore chasser ces hommes, ni comment protéger sa mère, mais laisser un étranger debout au seuil de la maison d'Ulysse, cela, il ne pouvait pas le supporter.

Il se leva brusquement. Antinoos tourna la tête.

— Où vas-tu donc, fils d'Ulysse ?

Télémaque ne répondit pas. Il traversa la salle, évita un serviteur chargé de plats, descendit les quelques marches qui menaient vers la cour et rejoignit l'étranger. Arrivé devant lui, il baissa légèrement la tête, comme l'exigeait l'accueil juste, puis prit sa lance.

— Pardonne-moi, étranger. Tu n'aurais pas dû rester ainsi à la porte. Entre. Tu mangeras d'abord. Ensuite tu diras qui tu es et ce que tu viens chercher.

L'homme le regarda. Il y avait dans ses yeux une clarté étrange, mais Télémaque ne pouvait encore la comprendre. Il crut seulement voir un voyageur attentif, peut-être surpris d'être accueilli par le plus jeune de la maison plutôt que par les hommes qui l'occupaient.

— Tu parles bien, répondit l'étranger.

— Pas toujours, murmura Télémaque.

L'étranger esquissa un sourire et Télémaque ne sut pas pourquoi, mais cette simple remarque lui donna un peu de courage.

Il le conduisit à l'écart, loin du plus gros tumulte. Près d'une colonne, il appuya la lance dans un râtelier où dormaient d'autres armes.

Certaines avaient appartenu à Ulysse. Télémaque les voyait chaque jour sans oser les regarder trop longtemps. Les armes d'un père absent pèsent parfois plus lourd dans une maison que les hommes présents.

Il fit asseoir l'étranger sur un siège honorable, lui plaça un escabeau sous les pieds, puis s'installa près de lui, non pas sur le grand siège, mais assez proche pour parler sans être entendu de tous.

Aussitôt, une servante apporta de l'eau pour les mains. Une autre posa devant eux du pain, de la viande, des olives, un bol de vin mêlé d'eau.

L'étranger mangea avec mesure. Télémaque le regardait plus qu'il ne touchait à sa propre part.

Dans la grande salle, les prétendants continuaient à festoyer. Un homme réclamait plus de vin. Un autre se disputait à propos d'un jet de dés.

A force d'esquiver des mains un peu trop entreprenantes, une servante laissa tomber une coupe. Antinoos ne manqua pas l'occasion de lui lancer une remarque lorsqu'elle se pencha pour la ramasser, confuse.

— C'est risqué de se pencher comme ça, par ici...

Les rires gras de ses compagnons de beuverie accompagnèrent aussitôt ses propos.

La servante se redressa vivement.

— Vu la quantité de vin que vous ingurgitez par jour, je ne risque pas grand-chose... rétorqua-t-elle sur un ton sarcastique.

De nouveaux rires éclatèrent pendant qu'elle s'éloignait.

— Ça, c'est bien envoyer, commenta un homme.

— Ouais, sauf que toi aussi tu es dans le lot, fit remarquer un autre en lui mettant une grande tape dans le dos.

Les rires fusèrent de plus belle.

Un peu à l'écart, Phémios, l'aède, attendait près d'un pilier, sa lyre contre lui, comme un homme qui sait qu'on l'appellera bientôt et qui n'en a aucune joie.

L'étranger observait la salle.

— Est-ce une noce ? demanda-t-il.

Télémaque eut un sourire amer.

— Une noce ? Non.

— Une fête du peuple ?

— Non plus.

— Alors je comprends mal. On mange ici comme chez un roi au jour d'un grand sacrifice. Mais je ne vois ni roi, ni sacrifice digne de ce nom.

Télémaque baissa la voix.

— Tu vois très bien.

L'étranger tourna vers lui son visage.

— Explique-moi.

Télémaque hésita. Il avait l'habitude de se taire. Depuis des années, il avalait ses colères comme on avale une mauvaise eau. Mais cet homme avait quelque chose qui poussait à parler. Non par douceur. Par attention. Il écoutait vraiment.

— Ces hommes convoitent ma mère, dit Télémaque.

— Pénélope ?

Le jeune homme releva les yeux.

— Tu connais son nom ?

— Qui ne connaît pas le nom de la femme d'Ulysse ?

Télémaque sentit la douleur lui serrer la gorge.

La femme d'Ulysse.

On parlait de sa mère ainsi, dans les autres terres. Ici, dans sa propre maison, certains la regardaient déjà comme la future femme d'un autre.

— Ils la veulent, reprit-il. Ou plutôt ils veulent ce qui vient

avec elle : la maison, les biens, le nom, le pouvoir. Ils disent qu'ils attendent son choix. Mais en attendant, ils mangent nos troupeaux, boivent notre vin, épuisent nos serviteurs et se comportent ici comme s'ils étaient déjà maîtres.

— Et toi ?

La question fut simple. Elle frappa plus fort qu'un reproche. Télémaque tourna sa coupe entre ses mains.

— Moi ?

— Oui. Toi. Le fils.

Télémaque eut presque envie de rire, mais ce rire serait sorti mauvais.

— Le fils... Le fils de qui ? D'un homme dont je ne connais que les récits ? D'un homme que la mer garde peut-être au fond d'elle ? D'un homme dont tout le monde parle comme s'il allait surgir, alors qu'il ne revient jamais ?

Il se pencha, plus bas encore.

— Ma mère dit que je suis le fils d'Ulysse. Les hommes le disent aussi. Mais un fils ne se souvient pas du sang qui l'a fait. Il croit ce qu'on lui raconte. J'étais trop petit quand il est parti. Je n'ai presque rien de lui. Quelques armes. Un nom. Des histoires. Et une maison que je ne sais pas défendre.

L'étranger ne détourna pas les yeux.

Télémaque regretta aussitôt d'avoir parlé ainsi. Il n'avait pas l'habitude de livrer cette honte. Elle lui appartenait depuis trop longtemps.

— Quel est ton nom, étranger ? demanda-t-il pour reprendre prise. Je t'ai tout dit de moi, et je ne sais rien de toi.

L'homme posa sa coupe.

— Je suis Mentès, fils d'Anchialos. Je commande aux Taphiens, qui connaissent bien la mer et ses routes. Mon navire m'a mené jusqu'ici en chemin vers Témésas ; je porte du fer, et je vais chercher du bronze. Mais ta maison n'est pas une maison étrangère à la mienne. Ton père et moi avons partagé l'hospitalité autrefois.

Télémaque écoutait chaque mot.

Ce n'était peut-être qu'un voyageur de plus. Peut-être encore un de ces hommes qui venaient parfois donner de fausses nouvelles pour obtenir un manteau, un repas ou un présent. Pourtant, quelque chose dans la voix de Mentès ne ressemblait pas à la ruse des mendiants.

— Tu le connais ? demanda-t-il avec empressement. Tu l'as déjà rencontré ?

— Oui.

— Quand ?

— Avant que la guerre ne l'emporte trop loin. Mais je n'ai pas oublié son regard.

Télémaque se pencha malgré lui. Sa bouche s'ouvrit en grand tandis qu'il fixait l'étranger.

— Comment était-il ? finit-il par demander.

Mentès ne répondit pas tout de suite, il observa les prétendants et l'agitation autour de lui.

— Moins patient que toi devant ce spectacle.

Le jeune homme rougit.

— Et plus dangereux, reprit Mentès plus doucement.

Télémaque baissa les yeux.

— Alors il ne reviendra pas.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que s'il était vivant, il serait déjà ici.

Mentès secoua lentement la tête.

— Tu connais mal les détours des dieux et ceux de ton père. Ulysse n'est pas un homme que la terre ou la mer avale facilement. S'il respire encore quelque part, même sans navire, même retenu, même seul, il cherchera le chemin.

— Tu parles comme si tu savais.

— Je parle comme un homme qui connaît les hommes de sa trempe.

Télémaque resta silencieux.

Autour d'eux, les prétendants réclamaient maintenant un chant. Phémios s'avança avec sa lyre. Le premier pincement de corde trembla dans l'air.

Mentès se rapprocha un peu.

— Écoute-moi, Télémaque.

Le jeune homme releva la tête.

— Tu ne peux pas passer ta vie à attendre qu'un mort revienne ou qu'un vivant se souvienne de toi.

La phrase fut dure, mais elle ne cherchait pas à l'humilier.

— Que veux-tu que je fasse ? demanda Télémaque. Me lever seul contre eux tous ? Tu vois leur nombre. Tu vois leurs familles. Si je parle trop haut, ils riront. Si je frappe, ils me tueront. Et si je ne fais rien...

Il regarda la salle.

— ... Si je ne fais rien, poursuivit-il, ils finiront aussi par me prendre ma vie.

Mentès approuva d'un léger signe.

— Alors commence par parler.

— Parler ?

— Demain, convoque l'assemblée. Les hommes d'Ithaque n'ont que trop longtemps laissé cette maison être mangée sans être appelés à regarder leur honte. Mets les prétendants devant tous. Dis ce qu'ils font. Demande qu'ils quittent ta demeure.

Télémaque passa une main sur son front pour essuyer la sueur qui commençait à perler.

— Ils ne partiront pas.

— Peut-être pas.

— Alors ?

— Alors tu auras parlé. Et tu sauras qui, dans Ithaque, se lève encore pour la justice.

Télémaque eut un mouvement d'impatience.

— Et s'ils ne se lèvent pas ?

— Alors tu partiras.

Le jeune homme crut avoir mal entendu.

— Partir ?

— À Pylos d'abord. Puis à Sparte. Nestor a vu revenir bien des hommes de Troie. Ménélas aussi a erré longtemps avant de revoir sa maison. Interroge-les. Cherche des nouvelles de ton

père.

La mer.

Le mot n'avait pas été prononcé, mais Télémaque la sentit s'ouvrir devant lui. Jusqu'ici, elle avait été ce qui avait pris son père. Voilà qu'on lui disait qu'elle pouvait devenir la route vers lui.

— Je n'ai jamais commandé de nef.

— Tu apprendras.

— Mais... je n'ai pas d'équipage.

— Tu en trouveras.

— Et ma mère ?

Mentès le regarda avec plus de gravité.

— Ta mère a tenu seule plus longtemps que beaucoup d'hommes ne l'auraient fait. Ne la méprise pas en croyant que ton absence d'une lune suffira à la briser. Mais ne lui demande pas non plus de sauver à ta place ce qui t'appartient désormais.

Télémaque ne sut quoi répondre à ça. Il entendait le chant de Phémios monter derrière lui. Les prétendants se taisaient peu à peu pour l'écouter.

Les coupes tintaient encore. Le feu craquait. Une servante passa près d'eux avec un plat fumant.

Toute la maison continuait comme si rien ne venait de changer. Pourtant, quelque chose changeait.

Télémaque le sentait dans son ventre, dans sa gorge, jusque dans ses mains.

— Et si j'apprends qu'il est mort ? demanda-t-il.

Mentès ne détourna pas la question.

— Alors tu rentreras. Tu lui élèveras un tombeau, même si son corps n'y repose pas. Tu rendras à ton père l'honneur que la mer lui aura refusé. Puis tu décideras ce qu'un fils doit faire quand des hommes détruisent sa maison.

Télémaque fixa ses doigts crispés sur sa coupe.

— Tu veux parler de vengeance.

— Je veux parler de justice.

Télémaque baissa encore une fois les yeux.

— Quand le sang commence à couler, je ne sais pas toujours les distinguer, murmura-t-il.

Mentès eut un regard plus aigu.

— Voilà une parole moins jeune que ton âge.

Télémaque sembla surpris de l'entendre. Puis son visage se fit plus sombre. Il parcourut du regard la salle autour de lui. La colère gronda en lui, sourde, lancinante. Puis il détourna les yeux, abattu.

— Je ne veux pas devenir un assassin.

— Alors, deviens d'abord un homme capable de regarder les choses en face. Le reste viendra assez tôt.

Au milieu du brouhaha, un silence passa entre eux. Puis Mentès ajouta :

— As-tu entendu parler d'Oreste ?

— Le fils d'Agamemnon.

— Oui. Il n'a pas laissé l'homme qui avait tué son père jouir en paix de la maison prise par trahison. Les hommes se souviennent de lui. Pas seulement parce qu'il a frappé, mais parce qu'il n'est pas resté enfant devant la honte.

Télémaque regarda de nouveau les prétendants. Ses mâchoires se serrèrent.

Plus loin, Antinoos riait à présent avec deux compagnons. Eurymakhos parlait bas à un autre. Aucun ne faisait attention à lui.

C'était peut-être cela, le plus insupportable. Ils ne le craignaient même pas, pas même son nom.

— Je ne suis pas Oreste, finit-il par dire.

— Non. Tu es Télémaque.

L'étranger se leva.

Télémaque fit aussitôt de même.

— Tu pars déjà ?

— Ma route m'attend.

— Reste au moins jusqu'au soir. Lave-toi, repose-toi. Je te donnerai un présent digne de l'amitié de nos maisons.

Mentès posa une main sur son épaule. Le geste fut bref.

Mais Télémaque sentit sous cette main une force qui ne ressemblait pas à celle d'un homme ordinaire.

— Garde ton présent pour mon retour. Pour l'heure, garde mes paroles. Elles te seront plus utiles qu'une coupe d'or.

Il reprit sa lance. Télémaque voulut dire encore quelque chose, mais les mots lui manquèrent et Mentès s'éloigna vers le seuil.

Cette fois, le fils d'Ulysse le suivit des yeux avec plus d'attention. Il remarqua la légèreté de sa marche, l'étrange silence que ses pas laissaient derrière eux, et cette clarté qui semblait le précéder plutôt que l'accompagner.

Au seuil, l'étranger se retourna.

— Demain, Télémaque.

Puis il sortit.

À cet instant, un courant d'air passa dans la salle. Phémios s'interrompit brusquement, comme si une corde de sa lyre venait de frissonner d'elle-même.

Dans la cour, Argos releva la tête tandis qu'au-dessus des toits, une ombre d'oiseau glissa une seconde dans la lumière, puis disparut vers le ciel.

Même Antinoos tourna les yeux vers la porte, sans comprendre pourquoi.

Télémaque resta debout, incapable de savoir encore ce qu'il venait de recevoir : un conseil, une mission, un ordre, peut-être un fardeau. Il regarda la lance qui avait quitté le râtelier, puis le siège vide où Mentès s'était assis, et une pensée le traversa avec une telle vivacité qu'elle lui coupa presque le souffle.

Ce n'était pas seulement un homme.

Dans la salle, les prétendants recommencèrent à parler. La viande fumait, le vin coulait, le chant reprenait ; mais Télémaque n'entendait plus tout à fait la même chose.

Au milieu de la maison dévorée, un étranger était venu, avait mangé son pain, pris sa main, parlé de son père, puis était reparti comme s'il emportait avec lui la dernière part de son enfance.

Pour la première fois depuis longtemps, Télémaque ne pensa pas seulement : « Si mon père revenait... », il pensa : « Demain, je parlerai. »

À suivre...

L'AVENTURE NE FAIT QUE COMMENCER

L'ODYSSÉE

LE RETOUR MAUDIT

TOME 1

« LA MER REFUSAIT DE LE RENDRE »

Parution le 3 octobre 2026

Précommander le EBOOK sur Amazon

Cliquez ici :

Amazon

Inscrivez-vous pour recevoir les nouvelles de la trilogie et suivre les prochaines parutions des *Murmures de Smérix*.

Cliquez ici :

Être prévenu de la sortie